

ou de science — faveur très rarement accordée, et seulement à ceux ou celles qu'elle jugeait à peu près égaux à elle en intelligence et en savoir.

Ary, sans se départir de sa froideur distante, était vis-à-vis de sa cousine le plus correct des hommes du monde dans les rapports obligés que nécessitait leur présence près du petit malade. Car Maurice aimait passionnément son frère aîné, et celui-ci était le seul, avec Anita, qui eût réussi à adoucir le désespoir des premiers jours. En dépit de ses préventions, Anita avait dû intérieurement rendre justice à la tendresse fraternelle, au dévouement parfait d'Ary. Tandis que des succès l'attendaient dans plusieurs cités allemandes, alors que des compositions inachevées s'épalaient sur sa table de travail, il n'avait pas quitté son jeune frère malade et lui avait prodigué les soins les plus tendres. Et maintenant encore, il venait fréquemment s'asseoir près de lui, causant gaiement, mettant sa profonde intelligence à la portée de l'enfant et déployant pour lui la magie de ce talent universellement célèbre.

Anita jouissait — avec quel plaisir ! — de ces petites auditions privées, car il se trouvait qu'Ary venait faire de la musique chez son frère précisément lorsqu'elle était près du petit infirme, occupée à travailler ou à causer. Le jeune homme jouait complaisamment tout ce que lui demandait Maurice, mélomane passionné. Celui-ci, d'ailleurs, consultait souvent les goûts de sa cousine, car il avait remarqué l'enthousiaste admiration dont témoignait le beau regard d'Anita au cours de ces petites séances musicales que multipliait Ary. Maintenant, celui-ci connaissait probablement toutes les préférences de ses deux auditeurs, car il ne se trompait jamais dans le choix des morceaux de maîtres ou des improvisations personnelles qui pouvaient leur plaire davantage.

— Que dites-vous de cela, Anita ? demandait souvent Maurice lorsque l'archet d'Ary avait fait vibrer la dernière note d'une mélodie exquise soudainement éclosée dans l'esprit du jeune artiste et rendue par lui avec un charme incomparable.

— Oh ! c'est tellement beau ! disait-elle, encore sous le coup d'une émotion qu'elle n'avait pu maîtriser et qui se manifestait si bien sur son expressive physionomie.

Ary avait un léger sourire devant cette naïve admiration d'une petite fille ignorante. Il était, en effet, accoutumé à bien d'autres hommages ! Et, si Anita avait remarqué la petite lueur heureuse qui traversait une seconde son regard sérieux, elle n'aurait jamais eu l'idée de l'attribuer à quelque satisfaction procurée par son compliment implicite.

Parfois, Ary laissait pour un instant son instrument, il parlait de son art en penseur et en poète, et Anita l'écoutait involontairement charmée, répondant par une observation juste et fine lorsqu'il lui demandait son opinion, ou l'interrogeant sur quelques points artistiques un peu obscurs qu'Ary savait merveilleusement élucider.

— Comme vous vous intéressez à tout ! Comme vous comprenez bien, Anita ! lui dit un jour Maurice. C'est bien dommage que vous n'ayez pas appris la musique !

Elle avait un peu pâli, en se rappelant soudain les paroles cruellement méprisantes qui lui avaient été dites jadis, lorsqu'elle avait demandé la raison de l'ostracisme qui frappait, pour elle, l'art aimé entre tous.

Ary avait détourné un peu brusquement les yeux, et son archet, manié d'une main nerveuse, avait exécuté une fantaisie étrange, mélange de plaintes mélancoliques et d'élans farouches qui était une pure merveille.

— Oh ! il faut transcrire cela, Ary ! s'était écrié Maurice, enthousiasmé.

— Ma foi non, cette sottise n'en vaut pas la peine, avait répondu dédaigneusement Ary en levant les épaules. C'est une impression d'un moment, impression insaisissable dont je ne me souviens déjà plus.

Ainsi Anita, dans ces rapports fréquents, bien que toujours dépourvus d'intimité, avait pu reconnaître qu'Ary méritait l'estime enthousiaste dont il était l'objet partout où il paraissait, de même que l'orgueilleuse admiration de sa mère et l'affection ardente de ses frères et sœurs, y compris Frédérique... Oui, il avait un noble cœur, une intelligence tout à fait supérieure ; sur toutes choses, ses opinions étaient extrêmement élevées, et son appui se trouvait acquis à toutes les grandes causes.

Et cependant, comment concilier ces sentiments avec l'injustice dont il était complice envers la fille de Bernhard Handen ? Car s'il ne lui témoignait plus l'animosité parfois cruelle d'autrefois, il prouvait, par son attitude si froidement réservée, par son excessive politesse même, qu'il n'avait cessé de la considérer comme une étrangère. Évidemment, son orgueil lui dicterait toujours cette conduite envers celle qu'il qualifiait autrefois avec tant de mépris de "filles d'aventuriers"... Mais c'était là, songeait Anita avec une tristesse mêlée d'irritation, une injustice et une faiblesse qui déparaient extrêmement ce caractère si admiré.

Il entra en ce moment, et Anita, en levant machinalement les yeux, rencontra son regard, un peu assombri, qui se dirigeait vers elle. Derrière lui apparaissait Ulrich Heffer, de retour d'un voyage de vacances en Danemark.

Pour éviter tout prétexte aux venimeux racontars du conseiller, Anita avait résolu de se tenir à l'écart, sans affectation, lorsque le fils du pasteur viendrait chez les Handen. Elle se leva donc et se mit à rassembler ses livres, un peu après avoir répondu au cordial salut du jeune homme.

— Vous partez ? dit la voix plaintive de Maurice. Cela vous gêne peut-être d'entendre causer tandis que vous travaillez ? Mais il faudrait vous reposer un peu, Anita.

— Oh ! je ne suis pas fatiguée du tout, je vous assure, Maurice, dit-elle en passant doucement la main sur l'épaisse chevelure blonde de l'enfant.